

Zeitschrift: Librarium : Zeitschrift der Schweizerischen Bibliophilen-Gesellschaft = revue de la Société Suisse des Bibliophiles

Herausgeber: Schweizerische Bibliophilen-Gesellschaft

Band: 64 (2021)

Heft: 1: Bibliophilie : 33 Essays über die Faszination Buch

Artikel: Quand Nicolas Bouvier parlait à l'enfant : retour sur l'Histoire de la médecine de Jean Starobinski

Autor: Sardet, Frédéric

DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-919648>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 17.04.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Quand Nicolas Bouvier parlait à l'enfant

Retour sur *l'Histoire de la médecine* de Jean Starobinski

Frédéric Sardet

Faudra-t-il crier à l'imposture ? Comment répondre honnêtement à l'invitation des bibliophiles alors que je ne suis ni collectionneur, ni féru des caractéristiques formelles du livre-objet, annotateur même des livres que je possède (scandale), et que j'ai été nourri de la fréquentation assidue d'archives manuscrites publiques ou privées postérieures au XVI^e siècle, souvent en liasses ou dotées de reliures aux antipodes des belles réalisations d'étoffes, le plus souvent dépourvues d'estampages ou de fermoirs en argent au profit de simples lacets lorsque ceux-ci ont subsisté. Faudra-t-il confesser que rien dans mon parcours ne peut honorablement satisfaire les amateurs de beaux livres et de ceux qui savent reconnaître à l'odeur les reliures en peau de chèvre si chères à Saint-John Perse ? Pire, mon goût pour la bande dessinée n'apparaîtra-t-il pas loin des exigences d'un travail artisanal faisant appel à des créateurs de couvertures d'une esthétique bien différente ?

L'invitation qui m'a été faite se voulait toutefois appel à la remémoration des livres qui ont compté. J'ai oublié un instant le cadre bibliophilique de la commande pour errer dans mes souvenirs et ma bibliothèque. Par tâtonnement, j'ai finalement retrouvé la bibliothèque familiale et mes dix ans (ou environ). J'ai alors pris conscience d'une réalité totalement occultée de l'usage d'un livre qui me ramène de manière inattendue à l'exercice de mon activité présente à la Bibliothèque de Genève et à mes modestes recherches sur la santé sous l'ancien régime. Je veux parler de *l'Histoire de la médecine* rédigée en 1963 (année de ma naissance) par Jean Starobinski (1920-2019), illustrée par son ami, Nicolas Bouvier (1929-1998), dans la série éditoriale pilotée par le graphiste Erik Nitsche (1908-1998) aux éditions Rencontre¹. Une entreprise typique de la politique éditoriale de cette maison. Conçue en 1961, les volumes de la Science illustrée sortaient en un temps record, dès 1962, à un rythme mensuel.

Il serait évidemment périlleux de reconstruire des « causalités » alors qu'une succession non déterministe d'événements et de rencontres ont réorienté régulièrement mes pas. Un livre lu, mais l'ai-je lu ou seulement regardé, avant même l'adolescence, peut-il avoir été aussi important que je le prétends et ne suis-je pas en train de construire une fiction ? Reprenons.

Enfance

Comme beaucoup de ménages de la bourgeoisie française, au lendemain de la guerre d'Algérie, ma famille a constitué une bibliothèque faite notamment de dictionnaires et encyclopédies touchant à la fois les productions artistiques et les connaissances scientifiques. Emblématique et perpétuellement vanté par mon père, trônait *Le Robert* en 6 volumes et supplément dans une édition parue de 1966 à 1970, au toucher si fin et au parfum inaltérable, que je conserve encore aujourd'hui. A côté de ces dictionnaires, il y avait donc les séries encyclopédiques et parmi elles, ce volume de la Science illustrée: *l'Histoire de la médecine*. Ce n'est pas un scoop, la vente par correspondance dans le cadre des clubs dont la genèse plonge dans les années 1920, a connu alors un véritable boom avec formules d'abonnements, souscriptions via la presse et prix attractifs. Les éditions Rencontre dirigées par Pierre B. de Muralt constituent un archétype bien connu de ce phénomène à la fois par la réédition d'œuvres complètes de grands classiques de la Littérature ou de la pensée que par l'édition de séries encyclopédiques dès 1962².

Sans y prêter attention ni en avoir conscience, dans la première moitié des années 1970, j'ai découvert des noms, des œuvres par la fréquentation régulière et libre des rayonnages du bureau paternel que dictait mon besoin de contrer l'ennui d'après-midi sans les copains. Mon imaginaire se nourrissait d'histoires épiques autant que de séries télévisuelles (déjà). Alors que j'avais 10 ans, une enseignante d'histoire nous avait fait découvrir les récits homériques et captivait la classe au fil des aventures qu'elle nous restituait en véritable conteuse. A la maison, j'écoutais en boucle sur mon tourne-disque des microsillons 33 tours 25 cm édités par «La Ronde des enfants». Ceux-ci faisaient le récit dramatique de l'histoire de France surtout, des débuts de la guerre de Cent Ans à l'Empire napoléonien, soit 16 volumes à ma connaissance. Chaque disque traitait une période de l'histoire avec narrateur mais le plus souvent à la manière d'une pièce de théâtre radiophonique. Le disque vinyle était glissé dans un livret illustré transcrivant les dialogues enregistrés d'une histoire stylisée qui se disait avec un phrasé étrange, supposé être celui du temps et que je peux encore réciter à la manière d'une poésie ou d'une fable... «Sire, vous céans, mais par quel honneur?» demande une voix effarée qui ouvre la porte d'un château à «l'infortuné roi de France». «La défaite messire, 20 000 chevaliers sont morts à Crécy» répond le Roi. Cet épisode des débuts de la guerre de Cent Ans ouvrait la série chronologique. Une histoire à la Druon – c'est aussi l'époque des *Rois maudits*, série de 1972 –, qui exhibe les faits politiques et militaires

par la lorgnette du présumé quotidien des seuls représentants du pouvoir et à la gloire de la France. Qu'importe, au fond. Il s'agissait d'un théâtre illustré dont j'ignorais les sources auxquelles je ne m'intéressais pas mais qui datait, situait, rendait sensible et créait un imaginaire nourri des bruitages, des choix musicaux et bien sûr des voix d'actrices (Gisèle Casadesus) ou d'acteurs (Julien Bertheau, Michel Bouquet, Bernard Dheran, Jean Gras, Antoine Marin, Jean Topart, Claude Rio, Antoine Vitez) aux carrières contrastées tandis que les illustrations du livret fixaient une imagerie sommaire mais propre à chaque époque. En y regardant de plus près, j'ai découvert que la collection fut dirigée par Daniel Bénédite (1912-1990), journaliste, militant dès sa jeunesse dans le mouvement socialiste proche de la gauche révolutionnaire, résistant français de la première heure qui apporta soutien aux écrivains allemands ou français. Il s'avère que Bénédite rapporta le concept des États-Unis qu'il lance en 1962 pour la Guilde internationale du disque en compagnie de Désiré Dondeyne (1921-2015), compositeur et chef d'orchestre connu pour avoir dirigé la Musique des Gardiens de la Paix. Dondeyne travaillait étroitement avec Frédéric Robert (1932), musicologue, fils du journaliste et militant communiste André Wurmser, ce qui ne les empêcha pas de collaborer avec Jean-Marie Le Pen, lui-même éditeur phonographique. C'est Robert qui fit les sélections des « intermèdes musicaux » de la collection Histoire vivante de la Ronde des enfants³. C'est dans cet environnement que je tombais sur *l'Histoire de la médecine*, occasion d'une première rencontre avec Nicolas Bouvier d'abord, iconographe de l'ouvrage, et avec Jean Starobinski par les bribes de lecture que je fis de son texte. Rencontre laissée dans l'ombre de la conscience toutefois, n'ayant alors jamais prêté attention aux auteurs du livre.

Fascination

En 1962, Nicolas Bouvier collabore à un numéro du journal *Santé du monde*, édité par l'OMS. Ce premier travail iconographique conçu pour la Journée mondiale de la santé, est consacré à l'œil. On y lit que 10 millions de personnes sont aveugles dans le monde. Malgré les difficultés à recenser et construire une définition uniforme de la cécité, l'évaluation du nombre d'aveugles est passée à 38 millions et l'OMS considère que 1.3 milliard d'humains souffrent de déficience visuelle de près ou de loin soit plus de 15 % de la population mondiale⁴.

Dans le chapitre de la revue de l'OMS consacré aux « jeunes années », on trouve des synthèses sur les risques du strabisme et le traitement du « mauvais œil ». Or, peu avant que je découvre *l'Histoire de la médecine*,



Ill. 1 : Santé du monde : le magazine de l'Organisation mondiale de la santé, vol. 15, No 2, numéro spécial « Journée mondiale de la santé: les yeux », couverture, mars-avril 1962.

DANGERS POUR LES YEUX

LES JEUNES ANNÉES

- **Loucher, c'est perdre un œil**

Un strabisme convergent ou divergent — loucherie en dedans ou en dehors, de l'œil, parfois présent à la naissance peut, le plus souvent, s'installer à partir de l'âge de 6 mois. Parents et pédiatres auraient tort d'ignorer ce défaut de la musculature oculaire en pensant qu'il sera toujours temps de faire une intervention esthétique correctrice. Primitivement, il ne s'agit nullement d'une question d'esthétique, mais d'une question de vision: l'œil qui louche tend à devenir passif, neutre, amblyope (mal voyant). Or, il est possible d'obliger cet œil à travailler, à se servir de lunettes spéciales, à condition de les prescrire dès l'apparition du strabisme, ce qui est possible, dès l'âge de 9 mois. L'opération qui consiste à rétablir le parallélisme musculaire des deux globes, est réalisable vers 4 ans, et même plus tôt, en cas de loucherie trop accusée. Plus on attendra pour intervenir, et plus les yeux qui n'ont pas l'habitude de travailler simultanément auront de la difficulté à s'adapter à la vision binoculaire et stéréoscopique. S'il n'est pas une cause directe de cécité, le strabisme y prédispose.

Au XVI^e siècle, ce masque prétendait corriger le strabisme convergent.

Chantal avant d'être opérée du strabisme.

En attendant d'être opérée, Chantal fait travailler les muscles de son œil déficient, en s'affaissant, avec l'aide de cet appareil, de faire coïncider les images A et B pour qu'elles deviennent à ses yeux l'image C. Un léger strabisme peut aussi se guérir par le port de lunettes appropriées. C-dessous: Chantal après l'opération.

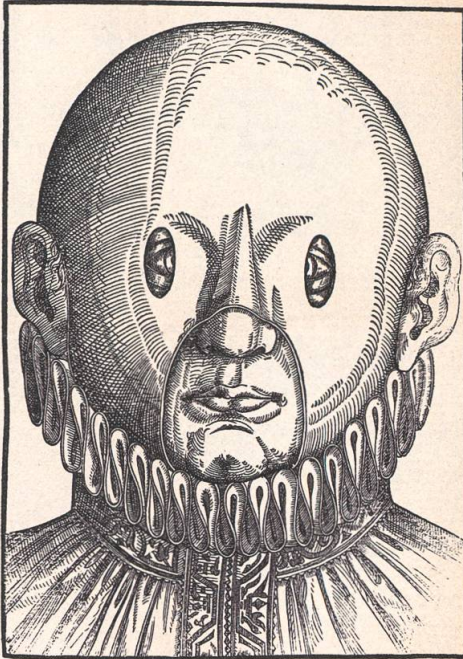
8

Ill. 2 : ibid., p. 8.

D'IMAGES ET D'EAU FRAÎCHE

L'icongraphe est un homme qui recherche les images qu'une clientèle variée — érudits, éditeurs, rédacteurs de magazines, graphistes, faiseurs — lui demande et qui, ce faisant, ou trouve d'autres plus belles et plus drôles, qu'on ne lui demandait pas. Cette activité, au jour d'hui presque aussi répandue que celle de chien truffier ou de charmeur de rats, s'exerce dans les grands et petits musées (petits de préférence), les bibliothèques, librairies anciennes, manuscrits et grimoires, devant des murs de fermes, de maîtres, de passions où non vœux les plus chers s'expriment en graphismes naïfs, devant de petits objets étonnés à motifs tels que tabatières, éventails, boîtes à cachoues, fourreaux de pipes, dans les églises à es-voto et les archives des magazines à scandales, dans l'atelier des photographes, des peintres d'enseignes, des tatoueurs de Copenhague, bref, partout où est l'image, partout où l'imagination vous porte.

L'icongraphe est souvent obligé de rechercher — c'est une commande — des documents qui ne l'intéressent pas, pour lesquels il n'éprouve qu'indifférence ou antipathie: le fourreau de Landru, le supplice de Ravallin, le «neveu de Rameau» qui évidemment n'existe pas. Ce pensant épuisé, il est libre: il photocopie les images qu'il aime, et lorsque d'autres, plus riches et mieux équipés que lui — rédacteurs ou éditeurs — les aiment aussi, il remet dans le courant graphique des documents vieux de trois, trois cents, trois mille ans. C'est sa plus grande satisfaction. Ces bouteilles à la mer sont hélas souvent confidentielles — petits tirages — ou colportées — ouvrages de luxe. C'est sa plus grande frustration. En rêve, il souhaiterait procéder par voies d'affiches et couvrir les murs de nos villes de grandes images belles, incongrues, insolites, sans rapport aucun avec ce qui s'achète ou se vend. Au fil de ses recherches, l'icongraphe braconne sur les terres d'une bonne douzaine de civilisations qui s'étagent sur quarante siècles au moins. Aujourd'hui un moule de chapeau de la main de Maggy Rouff, demain, un gradat de Saint-Gall ou une statue du Béni. Sans être hostile à l'art actuel, il devient insensible à la chronologie. Le mot «moderne» le laisse aussi indifférent qu'une bourse vide. La minuscule statuette punique ou sarde, c'est Giacometti, le Tour Eiffel est une Zigourat, et seule la naïveté d'un public prétendument éclairé fait «art naïf». L'avant-garde est un canular, et les plaisants qui font aujourd'hui breveter un trait de plume, une mince trouvaille, un «concept» ne font que ressortir d'un giron une colombe, qui y dormait depuis longtemps. Vers 1990, le graveur Hercule Seguers, maître de



Rembrandt, dessine à la mine de plomb un «Grand vallon rocheux barré par des cordages», puis mort dans la misère. Ohé, Christo!

Tout icongraphe se donne d'un alibon qui coltine à grand-peine jusqu'aux donjons, caves, réserves des musées, etc., cinquante kilos de

matériel de prise de vues. Il est morphologiquement facile à reconnaître: le bras de la valise-caméra est beaucoup plus long que l'autre, l'épaule opposée nettement déprimée par le poids des projecteurs. Intellectuellement, il est frotté de culture comme un capucien est frotté

d'ail. Brocante érudite. Il pourrait facilement se prendre au sérieux, citer des coqs, des dates, voire un peu de latin, bref: tomber dans la polémique. Pour y échapper, exprimons-nous à la façon du bon oncle Cendrars qui comme moi se serait épris de ce Capharnaüm d'images.

Ill. 3: Nicolas Bouvier, «D'images et d'eau fraîche», Radio-TV-Je vois tout, No 38, 18 septembre 1975, p. 62. Bibliothèque de Genève, Arch. Bouvier 28, f. 81.

Ill. 4: Jean Starobinski, *Histoire de la médecine*, Ed. Rencontre et Erik Nitsche International, 1963, p. 15.



je venais de m'approprier un mot dont je nourrissais l'effet de distinction sur mes petits camarades rapides à me traiter de serpent à lunettes : amblyope.

Mieux : à ma table de travail, s'étalait « l'amblyope rééduqué », livre qui m'accompagnait pour obliger mon « œil paresseux » à travailler. Avec un cache digne d'un pirate, sorte de ventouse en plastique noir, collée sur le verre de ma lunette, je plongeais dans le noir humide l'œil doté de sa pleine puissance visuelle, et devais déchiffrer des textes dotés de graphies différentes de mon œil faible. J'ajoutais à ces lectures forcées qui me firent découvrir Daudet et notamment *Les Trois messes basses*, des traitements spécifiques pour travailler la vision binoculaire. Sans grand succès. Mais l'important n'est évidemment pas là. Je me souviens que *l'Histoire de la médecine* me ramena à ma propre condition en page 100, avec la photographie de l'examen d'acuité visuelle d'un enfant. Je me souviens aussi que je fus frappé par la gravure d'un curieux masque pour lutter contre le strabisme convergent ou divergent chez l'enfant d'après un traité du XVI^e siècle. Ce n'est que récemment, à la faveur des travaux d'Olivier Lugon, que je pris conscience que ce masque avait accompagné durablement les publications de Nicolas Bouvier et pas seulement ma mémoire. On le trouve déjà dans le numéro de 1962 du journal de l'OMS. Bouvier lui confère une place iconique dans un numéro de Radio-TV-Je vois tout de 1975 dans lequel il donne sa vision du métier d'iconographe. Il y revient encore en 1992 dans *Le Temps stratégique*⁵.

Pour le jeune garçon que j'étais, les images de *l'Histoire de la médecine* pouvaient effleurer une réalité vécue mais clairement, l'invitation au voyage propre à cet ouvrage fit écho à ma fascination pour le corps, la douleur et la mort. En dévoilant ses entrailles, son anatomie et tout ce que l'humain avait déployé de techniques pour le « redresser », le soigner ou tout simplement pour le modéliser comme espace de flux, je plongeais dans l'inconnu. Ce livre dévoilait des objets inquiétants et indéchiffrables. Ainsi ce tambourin d'un chaman dont je n'ai mémorisé que la figurine de bois sculpté, poupée angoissante et saisissante (p. 15). Un peu plus loin, l'homme zodiacal jouxtait la représentation d'un squelette selon deux ouvrages du XV^e siècle. La double page suivante proposait trois miniatures en couleur du XIV^e siècle montrant un médecin coiffé d'une toque bleue qui entaille le torse d'un mort, use d'un marteau pour trépaner ou appose ses mains sur l'abdomen d'un homme qui a relevé sa tunique pour se faire examiner. Cette découverte illustrée des représentations du corps prenait une force inédite par le jeu subtil qui liait les figures d'écorchés aux alignements graphiques d'outils conçus pour



Ill. 5: Jean Starobinski, *Histoire de la médecine*, pp. 28-29.



Ill. 6: *ibid.*, pp. 62-63.



Ill. 7 : Jean Starobinski, *Histoire de la médecine*, p. 84.

les chirurgiens (ciseaux, pinces, seringues, scies, lunettes, etc.). Les éléments photographiques des périodes contemporaines n'étaient pas moins intrigants. La salle d'opération de l'hôpital Bellevue de New-York (p. 83) me faisait l'effet d'un tableau à la sérénité et à l'ordre étranges qui butait instantanément sur la vision de ces hommes masqués combattant des agents anti-tuberculeux (p. 84) mais que j'assimilais aux protections contre les gaz mortels dont les récits familiaux sur la Première Guerre mondiale m'avaient restitué la violence et que je ne manquais pas « d'expérimenter » en allant jouer avec le masque à gaz de mon père, rangé dans sa « cantine militaire ».

Le livre comme fondement d'une représentation du monde

Les souvenirs d'enfance remémorés sont toujours sujets à caution. Travestissements, confusions temporelles. Il demeure que la rencontre avec les œuvres littéraires, les arts et le livre dans son agencement graphique, constituent sans doute pour les humains des occasions toujours renouvelées de se construire, de se remettre en question et d'affronter l'inconnu.

Mon expérience lointaine de *Histoire de la médecine* de Jean Starobinski a participé de la construction de mon imaginaire, à sa naturalisation aussi, j'en suis certain et, dans une certaine mesure, a accompagné mes choix professionnels en les ancrant dans des besoins profonds. Le texte du professeur est cependant resté extérieur à cette construction. En relisant aujourd'hui cet ouvrage plutôt lassant, j'ai mieux compris l'impossibilité de cette histoire scandée par les découvertes médicales à rejoindre les préoccupations d'un enfant.

L'iconographie réunie par Nicolas Bouvier, elle, a su faire mouche. Jeu facile dira-t-on. Ce serait oublier la force graphique de cette collection pensée par Nitsche, quoiqu'en dise Jean Starobinski lui-même, considérant que les « images y avaient une fonction anecdotique et décorative, quelquefois à une échelle très réduite, ou délibérément

pâlies, selon le gré du maquettiste »⁶. La critique faite à cette publication au début du XXI^e siècle, ne rend sans doute pas raison du contexte de production et des formes d'accès à l'information des années 1960. Comme le souligne Olivier Lugon « plus que les textes, c'est bien cette richesse visuelle qui frappe alors les commentateurs, prompts à associer dans leurs éloges, excellence graphique et densité documentaire »⁷. Il n'est pas anodin de souligner que, dans cette série encyclopédique, le volume consacré à l'histoire de la marine, illustré par Nicolas Bouvier, reçoit le Prix des plus beaux livres suisses en 1962.

J'ai voulu rendre compte des conditions d'une rencontre avec un livre dont j'avais conservé une mémoire forte et floue. 45 ans plus tard, je me dis que cette lecture fortuite a sans doute été possible par la qualité des choix de l'iconographe Bouvier, fruits de son inépuisable curiosité pour le corps⁸. Elle s'est inscrite en sourdine dans mon modeste parcours d'historien mais revient de manière plaisante aujourd'hui à travers la matérialité du fonds Nicolas Bouvier conservé à la Bibliothèque de Genève⁹. Une manière utile, à mes yeux, de faire converger matérialité du livre et analyse historique.

Notes

- 1 Jean Starobinski, *Histoire de la médecine*, Editions Rencontre et Erik Nitsche International, 1963.
- 2 François Vallotton, *Les éditions Rencontre, 1950-1971*, Editions d'en bas, 2004.
- 3 Jonathan Thomas, *La propagande par le disque : Jean-Marie Le Pen, éditeur phonographique*, Editions EHESS, 2020, p. 196 ss.
- 4 Données de l'OMS. [https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/blindness-and-visual-impairment#:~:text=En%20vision%20de%20loin%2C%20188,vision%20de%20pr%C3%A8s%20\(2\)](https://www.who.int/fr/news-room/fact-sheets/detail/blindness-and-visual-impairment#:~:text=En%20vision%20de%20loin%2C%20188,vision%20de%20pr%C3%A8s%20(2).). Visite du 10.10.2020.
- 5 Olivier Lugon, *Nicolas Bouvier iconographe*, Bibliothèque de Genève – Infolio, 2019, p. 20 et 140-141.
- 6 Pierre Starobinski (dir.), *Le Corps, miroir du monde. Voyage dans le musée imaginaire de Nicolas Bouvier*. 2000, p. 12.
- 7 Olivier Lugon, *op. cit.*, p. 67.
- 8 Olivier Lugon, *op. cit.*, p. 104.
- 9 Bibliothèque de Genève, fonds Nicolas Bouvier. CH BGE Arch. Bouvier 1-137, 138 A-B, 139-224. 20 mètres linéaires.